

Rien ne semble plus à l'ordre du jour que la célébration du bien commun. Rien n'est plus exigé désormais qu'une restauration des voies communes d'une transmission mimétique. Rien n'est plus réclamé qu'une réintroduction de l'autorité dans les écoles, au cœur d'une conjoncture qui allie la perte de crédibilité des grands récits, la mise à l'individualisme, des mutations sociales et politiques dont les effets sont parfois différents. Elle doit plus au langage que cette manière de se poser le problème du "commun". Qu'il faille repenser le "commun" et le partageable, nul n'en doute. Il nous faut d'ailleurs plutôt relaire de la "société", en tablant sur le différent. Ce n'est toutefois envisageable qu'à la condition de se demander d'abord comment, dans les institutions de formation, les esprits ont été préalablement déformés. Car, au sein de l'ancien "commun", non seulement ils ne sont jamais arrivés à résister aux sollicitations

La relation aux médias et autres y est réduite à un ajustement commercial, l'absence de formes les plus pertinentes sont la soumission à un mode, aux marques, à la publicité

La technique publicitaire fait fond sur l'échange de SMS, derniers modèles de références garantis. Notre société ne doit-elle donc pas être jugée à l'aune de la (dé)formation culturelle, esthétique et artistique - notamment professionnelle - qu'elle propose dans ses écoles ? D'autant que l'ancien "commun", dont cette éducation se réclame, a été forgé dans les filets de l'esthétique (discipline et manière de vivre un "art commun") : dans l'espace de l'exercice classique du goût normé par l'idéal d'une communauté réfléchie de la culture et des œuvres surajoutées. Pourtant, la plupart des réflexions actuelles portant sur l'institution publique de la culture et de l'art, se bornant en général à adopter le point de vue des gestionnaires de l'Etat, celui de leurs savoir-faire et de leurs découpages disciplinaires, surfent sur la vague actuelle de conservatisme esthétique restaurateur, en cherchant à légitimer - au nom de la "transmission", de "l'évaluation", des "repères", du "patrimoine" - le réinvestissement de formes esthétiques oubliées, du "beau", du "mètre", du "sens commun" dans ces institutions, qui sont pourtant encore des lieux de préparation et devraient, par conséquent, organiser les confrontations les plus larges possibles, laisser les "amers" et non des repères, en favorisant la variation des sens dans un "art en commun". Paradoxalement, elles ne protestent pas à la réduction des heures consacrées aux arts dans le primaire et le secondaire, à la disparition de Culture, à l'absence de conformité (du goût, de supports) à une formation, le risque de l'inconnu et la réflexion sur la différence, tant avec l'ancien qu'avec l'existence immédiate. Mulholland Drive, occasionné, selon l'irrépressible tradition qu'incarne le rosebud de Citizen Kane, une épidémie de frustrations larvées en prospections infertiles. Outre les délicieuses dix clés offertes en pitance à l'occasion de la sortie du dvd de Mulholland Drive, David Lynch semble répondre à la tentative d'audacieux pied-de-nez avant-gardiste de Inland Empire. Cette performance - au sens artistique s'entend - de trois heures invite le spectateur à se voir comme objet d'investigation,

Mais cela avait d'emble pour moi une vertu pédagogique. La pédagogie est au centre de toutes mes problématiques, sauf que je ne l'avais jamais énoncé jusqu'à l'école de Stéphanie. C'est également une stratégie politique de ma part d'avancer masquée sur certains terrains. Il y a deux catégories de gens, ceux qui maîtrisent et contrôlent les appareils culturels, les systèmes de production et de diffusion et il y a ceux qui semblent souvent marginalisés, et qui pensent que l'art est une question de langage. Ce qui m'intéresse ce n'est pas leur expertise, ni leur savoir-faire, ni qu'ils soient brillants ou de travailler avec les termes de la tradition qui date des années soixante et qui est la plume, celle qui est critique, celle qui parlait dans La Masque et la Libération, celle qui s'échappait et mettait en place

de véritables situations de criminalité, et se positionnant, quitte à être parfois dans la mauvaise foi et non dans la morale, dans cette jouissance immédiate de la colère ou de la joie. Il y a quelque chose d'infinitesimal dans la cruauté

commerciales et restent livrés aux titanes du "moi", pour finalement devenir pleinement sujet de cette investigation. Par le processus de la mise en abîme, simple (un spectateur devant un écran)

Mol, ce qui m'intéresse dans l'art, ce sont ces machines. Comment construit-on un corps pédagogique ? Dans l'école de Stéphanie, j'ai creusé la question. Avec Pierre Joseph, cela allait plus loin.

questions. Entre autres : le conflit entre la fiction et le mythe hollywoodien autant que la fiction d'un film) et l'envers des coulisses est-il le même que celui qu'évoque Minnelli avec The Bad and the Beautiful comment renouveler le cinéma aujourd'hui ? à l'imaginaire, il se manifeste d'abord par les notions

du spectateur, lesquelles occultent constamment selon un rythme parfait, de la peur d'enfant à la sérénité. La durée du film, solution admirablement minimaliste et ingénieuse, force le spectateur à prendre conscience du conditionnement de son imaginaire puis de sa capacité à (ré)agir. Le temps de crédibilité opère qui peut craindre la possibilité d'un drame

trois heures d'affilée ? Tout, dans ce film, est trop lent. La peur, de la jeune femme c'est à dire du spectateur, naît de cette lenteur. Le silence des personnages, les déambulations de la jeune femme sont si longs qu'ils deviennent terrifiants

C'est toujours par des détails que les choses arrivent. Un grand accident s'est produit au XXe siècle. Les circuits qui vont entre celui qui montre et celui qui regarde ont été cassés. Celui qui regarde est l'amateur, celui qui montre est l'artiste. Mais la question, je pars du principe qu'il faut la casser. Un artiste est

à l'infini en devant spectatrice d'elle-même à travers l'écran d'une vitre ou depuis le viseur de la caméra ; la confusion permanente entre la scène et la vie...), David Lynch rend leurs dignités à l'érotisme et à l'imaginaire. Le film suscite en effet une remise en question complète du cinéma. Le refus de la linéarité et de la narrativité.

Or cette lenteur rend évidemment la réalité plus palpable. Chaque moment, rendu indéfiniment long par l'angoisse, paraît suspect. Le danger n'est pourtant pas provoqué par la réalité mais bien par l'imaginaire. Ici peut

quelqu'un qui est dépassé par ce qui lui arrive, et qui doit le faire circuler. Il doit faire que son désir, qui l'affecte, affecte d'autres désirs. Pour revenir à l'école de Ruel et à ce qui s'est passé pendant cet atelier, il était intéressant de remarquer que les étudiants et des enseignants ne regardaient pas de la même manière. Je m'intéresse à grand atelier parce que dans ce que vous faites vous vous mettez en amont d'un certain partage du sensible, pour reprendre un terme de Jacques Rancière. C'est toujours ce qui est en amont de ce qui se partage qui peut être partagé. Le partage n'est peut-être jamais partageable autrement que par défaut, c'est en tout cas le partage d'un défaut. Et ce partage est un fait, un fait historique, l'en parle dans un livre. De la mise symbolique, où les m'intéresse à l'histoire ce partage, il se passe à travers les années. Partir d'un sensible qui est celui de Rancière

à partager. Un tel choc va donner lieu à un culte, à un moment donné vous allez vouer un culte à quelque chose, par exemple un culte à plein temps ; vous allez devenir artiste et cela va organiser la totalité de votre existence. Ou alors vous allez dire : je consacre trois heures par semaine à l'école de Ruel. C'est ce que j'ai voulu voir à Grand Atelier - et comment beaucoup de ceux qu'on

qu'il me dépasse. C'est un choc. En même temps pour que pour que ça puisse

Les gens cultivent un savoir qui leur permet de se rencontrer, de se découvrir parce

rempli, précieux ! : une carotte, comme les géologues. Une carotte contenant des informations intéressantes pour cet important Projet Shakespeare Machine. Des informations apparemment ordinaire pourtant ! presque ce que j'aurais

Quels principes pour une formation culturelle?, Christian Bubby, p.4

Entretien avec Stéphanie Moïsson, p.7

Grand atelier, Bernard Stiegler, p.14

Médiathèque, Gérard Persicot & Jean-Pascal Princiaux, p.16

Désapprendre l'art, Jean-Claude Moineau, p.20

Anthropomix, Jean-Pascal Princiaux, p.25

Classe de montage au bureau, Alex Crépaldi, p.26

Audit pédagogique, Ecole de Zürich, p.29

Une Josephine, Julia Tabakhova, p.18

Istoirdég, Eléonore Lebidois, p.24

Last sniff very good flattern, Cécile Brescia, p.28

Télécrans, Lucile Vignaud, p.28